

Les derniers hommes

Au-delà de son ambivalence et par-delà l'extraordinaire diversité de ses formes et de ses contenus, la colonisation moderne était l'une des filles directes des doctrines qui consistaient à trier les hommes et à les diviser en deux groupes : ceux qui comptent et que l'on compte, d'une part, et « le reste », d'autre part, ce qu'il nous faut appeler les « résidus d'hommes » ou encore les « déchets d'hommes ».

Les premiers, les maîtres, étaient les « derniers hommes ». Ils cherchaient à ériger en loi universelle les conditions propices à leur propre survie. Ce qui caractérisait le « dernier homme », c'était sa volonté de dominer et de jouir, de conquérir et de commander, sa propension à déposséder et, s'il le faut, à exterminer. Le « dernier homme » invoquait sans cesse la loi, le droit et la civilisation. Mais il opérait précisément comme s'il n'y avait de loi, de droit et de civilisation que siens. Cela étant, aucun des crimes qu'il était amené à commettre ne pouvait être jugé au regard de quelque morale que ce soit. Rien n'appartenait à qui que ce soit d'autre qu'il ne puisse prétendre obtenir pour lui, que ce soit par la force, la ruse ou la tromperie. C'est enfin le poids qu'il accordait à la préservation de soi et la peur qu'il cultivait à l'égard de toute puissance assez grande pour protéger, de façon autonome, le fruit de son travail et sa vie.

Incapables de s'engendrer eux-mêmes, les autres, les « déchets d'hommes », étaient appelés à se soumettre. Ayant renoncé à la lutte, ils avaient pour rôle de porter le malheur des premiers et de s'en plaindre sans fin. Ils épousaient si bien ce rôle qu'ils finissaient par porter cette interminable lamentation comme le dernier mot de leur identité. Et, dans la mesure où l'idée d'égalité universelle et d'équivalence entre les hommes (dogme des faibles) appartenait en vérité à la religion sous forme de narcose de la pitié, c'est l'idée même de la morale qui devait être abolie. Elle devait faire place à la foi dans son propre droit – le bon droit qui ne s'autorise pas seulement de la force, mais qui, en outre, se complaît dans l'ignorance et la bonne conscience.

Or nous sommes loin d'être sortis de l'ère du bon droit qui s'autorise de la force, de l'ignorance et de la bonne conscience, et dont le colonialisme constitua l'apogée. La nôtre est une ère qui tente de remettre au goût du jour le vieux mythe selon lequel l'Occident a, seul, le monopole du futur.

Achille Mbembe, Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée, 2013, Paris, Éd. La Découverte, pp. 216-218.